

BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

2^e PARTIE

ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

I. LES DOCUMENTS

PRODUCTION ET REPRODUCTION

846. — ALIPRANDI (Giuseppe). — *Bibliografia della stenografia*. — Firenze, Sansoni antiquariato, 1956-1957. — 2 vol. 24,5 cm., 409 p.-470 p. (*Biblioteca bibliografica italica*, 8, 9.)

Bibliographie de la sténographie italienne de 1797 à 1955, qui nous montre son aspect théorique et professionnel sur le plan privé, national, mondial. Son intérêt est donc documentaire et historique. Ce répertoire comprend des méthodes, des ouvrages et articles publicitaires, des congrès, statuts de sociétés, etc., et les jugements que des auteurs connus ont porté sur le sujet. Il se compose de 3.200 numéros classés par ordre chronologique; il débute par quelques traités anglais et français antérieurs au premier ouvrage italien : première en date, une méthode anglaise de 1588. Un certain nombre de publications françaises sont citées d'ailleurs dans tout l'ouvrage.

Description bibliographique très complète. Fac-similés. Index analytique.

Diane CANIVET.

847. — CORSTEN (Severin). — *Die Anfänge des Kölner Buchdrucks*. — Köln, Greven Verlag, 1955 — 24 cm, iv-98 p., fac. sim. en noir. (Arbeiten aus dem Bibliothekar-Lehrinstitut des Landes Nordrhein-Westfalen, Heft 8.)

L'auteur se défend de vouloir refaire l'histoire de l'imprimerie de Cologne après celles de Voullième et de Zaretzky, mais de nombreuses recherches dans les archives lui ont permis de reviser certaines questions peu claires.

M. Corsten note les difficultés qu'il a rencontrées au cours de son travail par manque de documents concernant l'écriture au xv^e siècle. Il s'est servi pour désigner les caractères des différents imprimeurs du manuel de Haebler, il a également trouvé de précieuses indications dans l'ouvrage de Voullième ou dans les articles de Kruitwagen et de Wehmer.

M. Corsten classe en deux groupes les imprimeurs des deux premières décades de l'imprimerie à Cologne (1466-1486) et divise en deux grandes sections son ouvrage : dans la première, il étudie l'influence de l'écriture manuscrite sur les caractères typographiques

de Zell, Therhœrnen et autres imprimeurs; dans la deuxième il abandonne la méthode chronologique pour regrouper les imprimeurs colonais selon de nouveaux principes ayant une base économique.

Le nom d'Ulrich Zell et sa présence à Cologne sont signalés pour la première fois dans le registre d'immatriculation de l'Université, le 17 juin 1447. Son premier livre daté est de 1466. Il apprit son métier, vraisemblablement, chez Schœffer, dont l'officine était proche de la ville natale de Zell (Hanau). Les bibliographes ont déjà noté que les deux premiers caractères employés par Zell sont imités de ceux qu'utilisa Schœffer pour sa Bible (type 2 de Zell). Cependant l'auteur a découvert chez Zell certaines lettres, le D et le V capitales, qui diffèrent de celles de Schœffer et en a trouvé le modèle dans l'écriture des calligraphes rhénans. Un autre manuscrit conservé aux Archives d'État de Cologne (Hymne de Prudentius) a des minuscules en gothique bâtarde et des capitales identiques aux caractères de Zell. De même son type 3 présente de nombreuses lettres semblables à celles d'un codex provenant de l'abbaye de Gereon près de Cologne, caractères d'une grande perfection, mais très petits. Zell les employa pour économiser du papier, car il se trouvait à ce moment (1485) dans de grandes difficultés financières qui l'obligèrent à emprunter des sommes d'argent et à vendre des terrains pour pouvoir acheter du papier (documents trouvés dans les Archives d'État de Cologne). Les deux principaux disciples de Zell furent Konrad Winter, de Hombert, et Jean Guldenschaft de Mayence; tous les deux fondèrent des imprimeries indépendantes de celle de Zell vers 1470. A la suite d'ingénieuses confrontations, M. Corsten affirme que Guldenschaft est sans doute l'imprimeur de la *Légende d'Albanus* et de l'*Elegantiarum* (1487) considérés jusqu'à maintenant comme sortant d'ateliers anonymes.

Mais la figure la plus marquante de l'école de Zell est Arnold Therhœrnen (né à Hoorn). L'auteur affirme qu'il fut disciple de Zell et fonda une imprimerie en 1460 à Cologne. M. Corsten pense que le prieur de l'abbaye des Kreuzherren, Nicolas de Harlem, son compatriote qui fut durant un temps prieur de l'abbaye de Hoorn, l'avait attiré à Cologne. Therhœrnen fut lié également avec les Chartreux. L'auteur a trouvé dans les manuscrits de l'abbaye de Weindenbach, conservés aux Archives d'État de Cologne le modèle des caractères imprimés par Therhœrnen et en conséquence il lui attribue les types connus jusqu'à maintenant sous le nom de *Dictys Type* en y voyant la première manière de l'imprimeur. Therhœrnen mourut durant la peste de 1483, ses successeurs furent son beau-fils Dietrich Moner, Konrad Welker, de Bopard et Jean Schilling, (né à Winterheim, diocèse de Mayence); ce dernier transforma le matériel de Therhœrnen (*Dictys-Type*) que nous rencontrons plus tard chez l'imprimeur de *Dares*, qui d'après l'auteur ne serait autre que Jean Schilling.

Il faut placer aux côtés de Zell et de Therhœrnen l'Imprimeur anonyme qui utilisa également comme modèles les caractères de l'écriture des manuscrits. M. Corsten est arrivé par ses recherches à la conclusion qu'il s'agit en réalité de trois imprimeurs : Pierre in Altis (venant d'Olpe), Gerhard ten Raem et Jean de Bell).

L'auteur montre que tous ces imprimeurs de Cologne subirent l'influence des écritures monastiques et qu'en même temps ils entretenirent d'étroites relations avec l'université de Cologne. Les premiers imprimeurs de Cologne n'avaient en vue, en copiant les manuscrits, que la perfection de leurs livres, mais ils manquaient de sens commercial, puisque plusieurs d'entre eux se ruinèrent et disparurent du monde du livre. Le renom des édi-

tions de Cologne et la conquête du marché international fut l'œuvre des grands marchands qui avaient vite reconnu le parti à tirer de la nouvelle invention de Gutenberg.

Le premier de ces « capitalistes » est Jean Kœlhoff, natif de Lubeck, il s'installe en 1472 à Cologne. Le registre des marchands indique qu'il était orfèvre, le registre de l'*Akzise* le nomme souvent comme importateur de toutes sortes de marchandises, parmi lesquelles de grandes quantités de papier. Il devint vite l'un des notables de la ville. Apparemment Kœlhoff apprit le métier d'imprimeur. Une lettre officielle adressée par la ville de Cologne à la ville de Lunebourg certifie « que le viel imprimeur J. Kœlhoff autorise son fils Jean à encaisser une somme de 281 gulden chez un éditeur de Lunebourg, Jean Ewiler » auquel Kœlhoff avait confié un grand nombre de volumes pour les vendre à l'étranger. Cet Ewiler a été confondu par un auteur moderne Kuske avec Jean de Collen, associé de Nicolas Jenson à Venise; cette assertion est fausse puisque Jean de Collen est mort en 1480 et que la lettre mentionnant Jean Ewiler est du 28 février 1491. Kœlhoff introduit de nouveaux caractères typographiques dans la typographie colonaise en imitant ceux de Wendelin de Spire, (son type 1 dérive de celui de type 2 de W. de Spire) mais M. Corsten n'a trouvé aucun document confirmant que Kœlhoff ait appris l'art d'imprimer à Venise chez W. de Spire. Kœlhoff envoya ses livres en Suède, au Danemark, en Livonie, et employa pour ses nombreuses éditions des petits imprimeurs qui n'auraient pu acheter du papier et des bois pour leur propre compte. Notons encore deux noms d'imprimeurs-éditeurs de Cologne : Nicolas Goetz et Jean Helman qui fonda en 1479 avec Henri Quentel une association semblable à celle qu'avait créé Jenson à Venise, pour l'exportation et la diffusion des livres.

Les bibliographes hésiteront peut-être à accepter chacune des attributions fort savantes avancées par l'auteur mais il n'en reste pas moins vrai que le travail de M. Corsten ouvre des perspectives nouvelles, grâce à une étude plus poussée des archives et une confrontation plus minutieuse des caractères. Cet ouvrage, observons le, serait plus facile à suivre s'il était accompagné d'illustrations plus abondantes.

Pour notre part nous regrettons qu'au premier chapitre l'auteur n'ait pas pu identifier l'imprimeur anonyme qui établit la première presse de Pilsen (Bohême 1468) et dans laquelle furent utilisés des caractères apparentés à ceux de Zell mais enrichis de signes diacritiques propres à la langue tchèque.

Anne BASANOFF.

848. — *Libro (II) illustrato italiano, secoli XVII-XVIII, a cura di Emma C. Pirani...*
— Roma, Bestetti, 1956. — 39 cm, 29 p., fig., pl., portr., fac-sim., couv. ill.

Cet ouvrage nous fait connaître une période peu étudiée et en général peu appréciée de l'histoire du livre. L'auteur nous montre, en premier lieu, les imprimeurs et les graveurs, puis un chapitre traite du frontispice et du titre gravé. Les différents genres de livres illustrés sont ensuite passés en revue; archéologie, histoire, science, technique, architecture, poésie, drames, livres religieux, théâtre, armes et tournois, fêtes et cérémonies, etc... Pour le XVII^e siècle, art italien et art français se ressemblent; l'influence de Callot et de Mellan est visible, mais des exemples bien choisis mettent en valeur la maîtrise des artistes sur tous les sujets : portraits, combats, scènes de théâtre, planches anatomiques, etc... Le XVIII^e siècle est plus décevant, peut-être, les artistes italiens n'ont pas la virtuosité

des grands maîtres français. Le livre se termine avec Bodoni qui, en réaction, fait résider la beauté du livre dans la perfection des caractères et dans l'harmonie de la composition.

Ce livre n'est pas un ouvrage d'érudition, il n'a pas la prétention d'étudier tous les livres à gravures des XVII^e et XVIII^e siècles. Composé pour le grand public, il n'a pas de bibliographie. Chaque chapitre se compose de deux ou trois pages de texte suivies de reproductions. C'est pour ces planches assez nombreuses que nous recommanderons surtout cet ouvrage aux bibliothèques qui accueillent des candidats aux divers examens de bibliothécaire. Ceux-ci pourront étudier avec fruit une période sur laquelle il y a bien peu de manuels. Ce livre rendra les mêmes services que *Le XVII^e siècle* de M. Mornand rend pour la France, avec un peu plus de détails dans l'ouvrage italien.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

849. — BEIL (Walter). — Photokopien von Zeitschriftenaufsätzen und Urheberrecht. — (In : *Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie*. Jhrg. 4, Heft 1, 1957, pp. 1-10.)

M. Walter Beil reprend la question juridique du droit d'auteur qui se pose lors de la reproduction mécanique d'articles de revues, et même d'extraits de ces articles, par microfilm. L'auteur analyse les trois jugements prononcés par le « Landgericht », l'« Oberlandesgericht » à Frankfort et le « Bundesgerichtshof », à la suite du fameux procès de 1953 qui opposait le Börsenverein à l'« Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft ». Les trois sentences font une distinction, très délicate à établir du reste, entre « usage privé » et « usage industriel » des microfilms. M. W. Beil expose en détail tous les modes possibles de payement des droits d'auteur aux éditeurs.

Il aimerait voir s'établir en Allemagne une doctrine aussi libérale que celle de la Grande-Bretagne. D'après la *Declaration on fair dealing in regard to copying from scientific periodicals* (publiée par la « Royal Society » le 12-4-1949) la bibliothèque ou une autre « non-profit making organisation » doit pouvoir établir pour un particulier, en vue de recherches personnelles, une reproduction mécanique remplaçant le prêt d'un volume ou la copie de son contenu. La bibliothèque ne doit pas tirer profit de cet acte et doit en prévenir la revue intéressée.

Ce problème intéresse les bibliothèques de tous les pays qui mettent de plus en plus à la disposition de leurs lecteurs, souvent en vue de travaux professionnels (avocats, médecins, professeurs) des documents microfilmés. Il serait souhaitable qu'un règlement international puisse être établi.

Jenny DELSAUX.

850. — ROBERTS (S.-C.). — The Evolution of Cambridge publishing. — Cambridge, University Press, 1956. — 25 cm., 67 p., 14 pl. (The Sandars lectures.)

Ce volume groupe sous leur forme définitive trois conférences données à Cambridge en 1954 par Mr S. C. Roberts, « master of Pembroke College », qui assumait durant ces dernières années auprès de l'« University Press » les fonctions de secrétaire des syndics.

La première d'entre elles est consacrée à la renaissance Bentley et aux premières expériences de la presse en matière de publication au début du XVII^e siècle ; la seconde examine

le développement de la maison d'édition à la suite de la commission royale de 1851, tandis que la troisième traite du ^{xx}e siècle et du renouveau typographique.

L'« University Press » de Cambridge est à la fois, en effet, une imprimerie d'origine très ancienne et une maison d'édition dans le sens moderne du mot.

En vertu d'une charte donnée par Henry VIII, l'Université avait depuis 1534 le droit d'appointer trois imprimeurs, mais c'est seulement en 1698, sous l'impulsion de son chancelier, le duc de Somerset, et de Richard Bentley qu'elle manifesta une activité typographique autonome. Elle eut dès lors un comité directeur de trente-sept curateurs, une imprimerie, un équipement de caractères venu de Hollande, un imprimeur flamand expérimenté, Cornélius Crownfield, des éditeurs, et des correcteurs appointés. Elle publia pour le compte d'auteurs privés ou de libraires une série de classiques de belle exécution. Malheureusement, son organisation administrative trop complexe et son manque de prévoyance financière entraînèrent plusieurs échecs monétaires comme celui du *Suidas Lexicon*, édité par le professeur berlinois Ludolf Kuster et financé par le libraire John Ower; les comptes de Crownfield, dont une partie a été conservée, mettent en évidence le déséquilibre commercial de la presse entre les années 1701 et 1737. Ils expliquent que l'Université ait nommé à la rentrée de 1737 un syndicat spécial chargé des affaires de la Presse.

L'enquête menée de 1850 à 1852 par la Commission royale marqua un tournant important dans l'histoire de l'« University Press ». Le rapport publié par les commissaires en 1852 faisait sentir le besoin d'un élément commercial au sein de l'administration et proposait plusieurs solutions pratiques dont l'une fut adoptée, non sans réticences, par les syndics. A partir de ce moment, l'Université prit un accord financier avec deux londoniens, l'un d'eux libraire pour la vente, l'autre imprimeur pour la direction de l'imprimerie et la situation devint plus prospère. En 1870, la révision de la version autorisée de la Bible fut prétexte à de longues négociations entre la Presse, la Compagnie des correcteurs et l'imprimerie d'Oxford avec laquelle l'édition fut partagée. Les syndics s'étaient longtemps montrés hésitants devant les responsabilités du métier d'éditeur; mais en établissant une maison de vente à Londres en 1872 et en élaborant les séries scolaires de la « Pitt Press » en 1874, ils s'engagèrent résolument dans cette voie; au moment même où les affaires de la Presse s'accroissaient ainsi, leur administration s'adapta progressivement aux affaires. Ils nommèrent bientôt un secrétaire attitré, Richard Thomas Wright, un imprimeur attaché à l'Université, John Clay et un directeur pour la maison commerciale de Londres, C. F. Clay, frère du précédent. C'est ainsi qu'à la fin du ^{xix}e siècle pour la première fois, l'« University-Press » fut solidement établie comme maison d'édition ayant ses départements de publication et d'impression à Cambridge et sa maison de distribution à Londres.

Au début du ^{xx}e siècle, les publications de la Presse marquaient un développement constant (périodiques scientifiques, séries classiques ou historiques, etc...) et en 1905 une nouvelle forme d'association commerciale vint consolider la maison de Londres. Toutefois, en 1910, la prise en charge de la onzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica* par l'« University Press » valut à celle-ci les critiques des libraires et de l'Université elle-même. Du point de vue typographique la Presse avait alors une incontestable réputation d'intelligence et de soin, mais ses productions manquaient de variété et de structure. En 1913, les syndics se décidèrent à importer des États-Unis des composeuses monotypes,

mais c'est l'arrivée de Bruce Rogers comme conseiller typographique, en 1917, qui marqua le départ de la réforme. Bruce Rogers mit l'accent sur la pauvreté de l'équipement en caractères et sur la nécessité pour la Presse de se créer un style personnel. La réforme fut poursuivie par M. Walter Lewis qui fut imprimeur de l'Université de 1923 à 1945 et par Mr Stanley Morison qui fut nommé conseiller typographique en 1925. L'« University Press » entra alors dans une phase de réussite typographique et la renaissance affecta non seulement les ouvrages traditionnels mais aussi les livres liturgiques, la publicité et les jaquettes...

Actuellement la production de cette maison ne se limite pas aux ouvrages techniques et académiques, elle embrasse également des livres de large diffusion et certains « best-sellers ». Les séries scientifiques et historiques, les périodiques et les journaux ne cessent de s'accroître, si bien qu'un problème d'exportation et de prix s'est posé avec les États-Unis. L'établissement d'un département de Cambridge dans la maison d'édition Macmillan company à New-York et la création d'une section américaine contribuent à le résoudre. La construction à Londres, de « Bentley house » achevée en 1937, illustre le développement des éditions de Cambridge. Celui-ci revêt un intérêt particulier du fait des réactions réciproques existant pour la Presse entre les buts académiques et les motifs commerciaux.

Les trois remarquables études de Mr S. C. Roberts ne couvrent pas l'existence entière de « Cambridge University Press » ; elles se contentent d'en montrer les étapes principales. Elles développent et précisent certaines parties du livre déjà publié en 1921 sous le titre *A History of the Cambridge University Press*. Tout en souhaitant que dans un proche avenir l'auteur donne une nouvelle édition de ce dernier ouvrage, on se plaît à suivre ici dans ses grandes lignes l'évolution d'un établissement célèbre, d'entrevoir les problèmes qui s'y sont posés dont il n'existe pas d'équivalent réel en France.

Jeanne VEYRIN-FORRER.

CONSTRUCTION, ÉQUIPEMENT, OUTILLAGE

851. — DUBOSQ (Guy) et DOUSSET (François). — Nouvelles installations d'archives (In : *La Gazette des archives*. Nouv. sér., n° 20, juill. 1956, pp. 4-14.)

Cet article est en fait un des rapports français présentés au 3^e Congrès international d'archives, tenu du 25 au 29 septembre 1956 à Florence. Il fait le point des constructions et aménagements de bâtiments d'archives réalisés ces dernières années ou en cours, mais seul le nouveau bâtiment des Archives départementales de Haute-Garonne, achevé en 1955, est l'objet d'une description relativement précise. Regrettons toutefois l'absence de plans et de photographies. Pour les bâtiments en cours d'achèvement ou déjà en service, comme ceux qui intéressent les Archives départementales des Ardennes, de l'Indre-et-Loire, de l'Isère, de la Loire, de l'Oise et de la Seine-Maritime, souhaitons qu'un prochain numéro de la *Gazette des archives* nous donne quelques détails complémentaires sur leurs installations intérieures et si possible leurs plans.

Très brièvement aussi a été exposé le point de vue de la Direction des archives de France sur les mesures à prendre pour la sécurité des collections, sur les communications intérieures et sur les rayonnages à grande densité déjà en service aux Affaires étrangères à Paris et prévus aux Archives nationales, ainsi qu'aux Archives départementales de la Charente-Maritime et de la Loire. Pour notre part, nous approuvons entièrement les conclu-

sions des auteurs sur ce type de rayonnages qui « se recommandent quand il faut augmenter la capacité d'un bâtiment existant, faute de trouver une autre solution d'extension, ou en cas de construction neuve sur un terrain de surface limité », mais « ils coûtent plus cher » (25 à 30 %) et « sur le plan fonctionnel il convient de noter le manque de souplesse de ces systèmes » (communications ralenties, recherches simultanées impossibles).

Jean BLETON.

II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

852. — HOFFMANN (Wilhelm). — Bibliothek-Archiv-Literaturarchiv. Vortrag auf dem Bibliothekartag in Berlin am 24. Mai 1956. (In : *Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie*. Jahrg. 4, Heft 1, 1957, pp. 23-34.)

La journée des bibliothécaires allemands en mai 1956 à Berlin a été consacrée à l'étude des rapports entre archives et bibliothèques, et principalement à la question des archives littéraires (manuscripts, lettres et documents des écrivains allemands).

Depuis 1859, le musée Goethe de Francfort, depuis 1885 et 1889, le « Goethe-und Schiller-Archiv » à Weimar, depuis 1903 le « Schiller-National museum » à Marbach et récemment les « archives littéraires » créées par l'Académie des arts de Berlin se préoccupent de ces problèmes. Il y a lieu de préciser dans la mesure du possible le caractère des deux organismes : archives nationales ou régionales et archives littéraires, et de déterminer le genre de documents devant entrer dans leurs collections.

Les « codices » du Moyen âge, rédigés par des auteurs, doivent trouver, selon l'opinion de l'auteur, leur place dans les bibliothèques ou archives littéraires : le fonds principal de ces archives littéraires est constitué par les manuscrits, autographes et lettres d'auteurs poètes ou scientifiques. Cette section complète tout naturellement celle des ouvrages imprimés.

Les archives nationales conserveront en revanche tout ce qu'un auteur aura rédigé pendant son activité officielle au service de l'État ou d'une institution régionale. Certains doutes peuvent subsister sur l'incorporation des papiers d'un politicien. Dans la plupart des cas ils devront être consultés aux archives nationales. Les manuscrits de Jean-Paul, par exemple, trouveront leur place dans les archives littéraires; ceux de Hindenburg ou d'Ebert devront être conservés dans les archives nationales.

M. Hoffmann étudie le classement des archives littéraires. A son avis les différents fonds devraient rester groupés dans leur ensemble et des catalogues renseigneraient sur le contenu détaillé de chaque groupe.

Il est bien connu qu'au XIX^e siècle, dans tous les pays on n'a pas accordé suffisamment d'importance à la conservation des manuscrits d'auteurs¹. Une fois le livre imprimé, les auteurs ont souvent détruit eux-mêmes leurs manuscrits. Ce sont là des pertes irréparables.

1. D'après la bibliographie de Wilhelm Frels de 1934 sur 2100 manuscrits de poètes et d'écrivains allemands, 314 seulement sont conservés dans les archives littéraires, 82 dans des collections privées.

Contrairement à ce qui se passe pour les archives nationales, les différents fonds des archives littéraires ne forment qu'exceptionnellement un ensemble complet. Les manuscrits d'un seul auteur sont rarement réunis dans leur totalité dans un même dépôt. Il faut se contenter de copies ou de photocopies des parties de l'œuvre qui manquent, on doit souvent réunir dans le même fonds la bibliothèque personnelle de l'auteur annotée par lui-même. Un problème délicat se pose au sujet de la correspondance. Les lettres envoyées par l'auteur sont entre les mains de ses correspondants, dont les autographes se trouvent groupés aux archives littéraires. Là encore, des copies sont indispensables. Dans bien des cas il faudra en outre réunir les premières éditions de l'œuvre, qui remplaceront les manuscrits perdus.

Au point de vue de la distribution topographique des manuscrits dans les archives littéraires, M. Hoffmann préfère l'attribution aux bibliothèques régionales les plus importantes du pays où l'auteur avait sa résidence. Le cas des Kafka, Stefan George, Rilke, Thomas et Heinrich Mann, Hermann Broch, Karl Wolskehl, Albrecht Schaeffer, etc., confirme toutefois la nécessité de créer des archives littéraires centrales et générales. Pour le chercheur, la solution idéale serait de créer des archives annexes dans les grandes bibliothèques d'étude, il y trouverait en même temps tous les instruments de travail réunis au fonds général des imprimés. Ces annexes devraient être confiées à des spécialistes, car le personnel de la bibliothèque, déjà surchargé de travail, ne suffirait pas à la tâche. Il est donc indispensable de créer des instituts littéraires qui formeraient ces spécialistes.

S'inspirant de la bibliographie des manuscrits musicaux des musiciens allemands aux États-Unis, on devrait publier également d'autres bibliographies recensant des autographes d'artistes, d'écrivains et de savants allemands indiquant avec précision l'endroit où sont conservés ces documents (chez l'auteur, acquis par une bibliothèque, hérités par la famille, etc...).

Il est intéressant pour les bibliothécaires français auxquels les mêmes problèmes sont posés de connaître les quatre points de la résolution du congrès de Marbach du 24 janvier 1956 :

1° il est urgent de prendre des mesures afin de sauver les manuscrits littéraires et scientifiques et de les grouper dans les bibliothèques ou les archives littéraires.

2° les bibliothèques allemandes ne pouvant suffire à ce travail, il est recommandé d'agrandir le « Schiller-Nationalmuseum » de Marbach et le « Goethe-Schiller-Archiv » de Weimar qui devraient dans les deux Allemagnes recevoir les fonds littéraires ne pouvant être conservés par les bibliothèques régionales;

3° les archives littéraires devraient dresser des inventaires renseignant sur les manuscrits qui se trouvent soit dans un organisme officiel soit dans une collection privée.

4° les fonds de manuscrits devraient être groupés comme les fonds des archives nationales.

Cet intéressant article est accompagné d'une très utile bibliographie.

Jenny DELSAUX.

853. — KLEVENSKIJ (M.-M.). — Geschichte der Staatlichen Lenin-Bibliothek der UDSSR. Bd. 1. Geschichte der Bibliothek des Moskauer öffentlichen und Rumjancev-Museums.

— Leipzig, O. Harrassowitz, 1955. — 24 cm, 158 p., 6 pl. (In : *Bibliothekswissenschaftliche Arbeiten aus der Sowjetunion und den Ländern der Volksdemokratie in deutscher Übersetzung*; Reihe B. Bd. 1).

Ce volume inaugure la série B des traductions allemandes des travaux de bibliothéconomie soviétique. Comme il n'existe pas encore d'étude d'ensemble sur l'histoire des bibliothèques russes du XIX^e et du XX^e siècles, cette monographie est importante pour tous ceux qui s'intéressent à la civilisation russe de cette époque. L'ouvrage renferme beaucoup de détails en ce qui concerne les bibliothèques privées et publiques. Le premier fascicule traite spécialement de la Bibliothèque Rumjancev, nommée d'après le célèbre homme d'état et ambassadeur russe dont l'importante collection a été incorporée à la fin du XVIII^e siècle à la bibliothèque publique de Moscou.

Le 23 mai 1831, le Musée Rumjancev fut ouvert au public à Saint-Petersbourg et dépendait du « Ministère de la culture populaire ». Le 21 août 1845 il fut mis à la disposition de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg. En 1862, il fut transporté à Moscou et ses fonds ont contribué à créer la bibliothèque publique de cette ville. Le Musée est au nombre des trois grandes bibliothèques russes bénéficiant avant la Révolution d'octobre. du dépôt légal (depuis le XVIII^e siècle la Bibliothèque de l'Académie des sciences, depuis 1810 la Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg, depuis 1862 le Musée Rumjancev). Un chapitre spécial donne l'historique de ce dépôt légal, très précieux pour les sources de l'histoire de la Russie. Sur l'ordre des tzars, toutes les publications russes et étrangères censurées, émanant des « traîtres à la patrie », ont été envoyées assez régulièrement à la bibliothèque. Même les exemplaires retenus à la douane et confisqués par les « comités régionaux de la censure » y figurent. La base de la grande section des « Classiques du marxisme » (soit actuellement 44.000 volumes) fut donc établie grâce au dépôt légal. A titre d'exemple, la traduction russe du *Capital* de Marx se trouvait au Musée dès 1872. Les grandes éditions russes et étrangères des œuvres de Marx, Engels, Lénine sont entrées avant 1917, ainsi que les premières brochures rarissimes contenant les articles de Lénine. D'autre part, tous les ouvrages scientifiques russes importants publiés entre 1862 et 1917 figurent sur les listes du dépôt légal : Mendeleev, Sečenov, Voejkov, Pavlov, Timirjazev, A. N. Krylov. Comme ces ouvrages capitaux ont été rarement réédités par la suite, ces sources scientifiques russes, souvent consultées par les savants d'aujourd'hui, forment une des sections précieuses du Musée. Celui-ci possède en outre au complet la littérature des publicistes des années 1860 et suivantes, si importantes comme sources de la naissance des idées révolutionnaires en Russie. Toutes les éditions des classiques russes du XIX^e siècle (souvent 100 éditions du même auteur) se trouvent au Musée Rumjancev.

Une deuxième source d'enrichissement de la bibliothèque est représentée par le don de bibliothèques privées considérables. Un tiers des fonds complets a été apporté par environ 50 d'entre elles, léguées après la mort du donateur. Il est à remarquer que sur les listes des donateurs plus modestes, nous trouvons des paysans, des commerçants, des petits bourgeois, des fonctionnaires, des nobles, mais surtout les grands écrivains et les savants russes. Tous ces dons reflètent le goût de leur propriétaire et ont constitué un fonds très varié. Une vingtaine parmi les dons très importants sont analysés en détail. Nous retenons de nombreux manuscrits et livres rares : la Bible de Skorina (Prague 1517-1519), la Bible d'Ostrog, 1581; Plin : *Historia naturalis* (Venise, 1469), la première édition

illustrée publiée à Venise, en 1481, de la *Divine Comédie*; les trois premiers livres imprimés en Pologne vers 1475; les éditions de Giordano Bruno parues de son vivant (24 volumes et un cahier, manuscrit, etc...).

En revanche, les *achats* représentent, malgré les efforts toujours renouvelés des bibliothécaires, une part minime d'enrichissement, le ministère refusant catégoriquement la moindre somme pour ce chapitre, qui n'existait pour ainsi dire pas pendant 50 ans. En 1869, par exemple, aucune revue étrangère n'existait à Moscou.

Les *échanges internationaux* réguliers n'ont guère commencé avant 1910-1913 et se sont bornés, du côté russe, aux publications et aux catalogues de la bibliothèque.

Au point de vue du classement sur les rayons, il est curieux de constater que tous les fonds, classés numériquement d'après leur format dans différentes pièces, ne font aucune distinction entre un incunable ou un livre scientifique. Depuis 1911 environ, on a commencé à grouper les périodiques, les incunables, le fonds des livres défendus, on a divisé des sections par langues et par sciences. Mais la cote est toujours restée simple : une lettre ou un chiffre romain, désignant la salle, un chiffre arabe désignant un rayon, un autre le livre.

Une bibliographie et des tableaux statistiques récapitulatifs illustrent bien les différentes phases du développement du Musée Rumjancev.

Jenny DELSAUX.

854. — MAJEWSKI (Zygmunt). — Międzynarodowa konferencja dokumentalistów w Berlinie (Conférence internationale de documentalistes à Berlin). (In : *Przegląd biblioteczny*. Roczn. 24, zes. 4, paźdz. — grudz. 1956, pp. 325-336.)

La *Zentralstelle für wissenschaftliche Literatur* à Berlin a réuni en conférence, du 12 au 16 juin 1956, les documentalistes d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Hongrie et de Pologne, en vue de coordonner leurs méthodes de travail et d'intensifier leur collaboration. A cette occasion, M. Z. Majewski, directeur de l'Institut central de documentation scientifique et technique de Varsovie, présente un schéma d'organisation et de fonctionnement du réseau des bibliothèques scientifiques et techniques et des centres de documentation dans ces pays.

En Pologne, la documentation est très décentralisée, et cette décentralisation va même très loin car elle atteint les laboratoires et les bureaux d'étude où l'on compte plusieurs centaines de « postes » de documentation. Mais c'est dans des centres spécialisés que la documentation s'élabore. Au nombre de 80 pour le pays, ils ont comme objectif principal la constitution de fichiers analytiques de documentation bibliographique qui sont en partie diffusés sous forme de listes imprimées. Les centres disposent de bibliothèques spécialisées. Un institut central (CIDNT) ¹ à Varsovie supervise et coordonne l'ensemble, définit les méthodes de travail, forme les cadres, établit des bibliographies sur demande, délivre des photocopies et microfilms, des *rapports techniques*, édite des publications ² et les tables abrégées de la CDU. La Pologne ne possède pas de bibliothèque technique centrale.

En Tchécoslovaquie, deux organismes centraux se partagent en principe la documen-

1. Centralny Instytut Dokumentacji Naukowo-Technicznej.

2. Biuletyn Informacyjny, Przegląd polskiego piśmiennictwa technicznego, Aktualne problemy dokumentacji.

tation : la Bibliothèque centrale technique du Ministère de l'éducation nationale et l'Institut d'information économique et technique (UTEIN). La bibliothèque établit des fichiers centraux et diffuse cette information par abonnement aux fiches, par répertoires bibliographiques (60 %) et par reproduction de documents. Elle dépouille 3.000 périodiques, compte un personnel scientifique de 45 personnes dont 35 ingénieurs. L'Institut d'information est chargé de porter à la connaissance des chercheurs les derniers états d'une question et fournit, à la demande, des *misés au point* sur un problème donné (tel, par ex. « l'évolution de l'emploi des isotopes dans les différents domaines techniques » ou encore « les statistiques des échanges commerciaux internationaux »). L'Institut publie également des *rapports techniques*. Son personnel scientifique compte 40 ingénieurs et économistes, mais 50 % de ses travaux sont confiés à des collaborateurs extérieurs. Indépendamment de ces principaux organismes, il existe de très nombreuses bibliothèques spécialisées qui se livrent à des travaux documentaires. Théoriquement, en Tchécoslovaquie, c'est à la Direction des bibliothèques du Ministère de l'éducation nationale qu'incombe l'organisation et la gestion de la documentation. Mais en réalité, bien que la Direction supervise un vaste réseau de bibliothèques techniques, son centre d'intérêt reste toujours le développement de la lecture publique, et la coordination de la documentation dans ce pays attend toujours une solution.

En Hongrie, c'est la Bibliothèque d'État (OMK) ¹ qui centralise, depuis 1952, la documentation scientifique. Ses activités sont partagées en cinq groupes : a) la constitution de fonds de bibliothèques et leur traitement; b) l'information et les salles de lecture; c) documentation technique; d) cabinet méthodologique; e) traductions. Le travail d'information s'effectue à partir du fonds de la bibliothèque, mais la bibliographie analytique sur fiches est confiée à des spécialistes de l'extérieur. Ces collaborateurs ont la responsabilité du choix de documents. 300 spécialistes se partagent 1.100 périodiques. La documentation ainsi élaborée est diffusée, soit par abonnement aux fiches, soit par listes imprimées. La bibliothèque délivre, sur demande, des microfilms et photocopies et tient un fichier de traductions et de traducteurs.

Mais c'est la Roumanie qui est à l'avant-garde dans le domaine de l'information scientifique. Son principal centre est l'Institut de documentation technique (IDT) ² à Bucarest qui fait, en même temps, fonction de bibliothèque centrale technique. L'élément de base de son service d'information est un fichier central auquel travaillent 400 collaborateurs (dont 85 ingénieurs et économistes) et de nombreux collaborateurs extérieurs. Toujours même mode de diffusion, soit par abonnement aux fiches, soit aux listes imprimées, et ce sont les fiches qui ont la plus forte demande, ce qui paraît normal. Des fiches d'un type spécial « SE » (schimb de experienta) enregistrent certains résultats pratiques d'expériences ou de recherches. Elles sont souvent groupées par sujet et éditées sous forme de brochure. Une collaboration étroite et un constant échange d'informations existent entre les usagers et l'Institut qui édite des publications destinées au personnel scientifique et de conception, à la maîtrise et aux exécutants. Il prépare également sur demande des *misés au point* sur des problèmes d'actualité. Le travail se fait en liaison constante avec

1. Országos Műszaki Könyvtár.

2. Institutul de Documentare Tehnica.

des Sociétés savantes, des laboratoires de recherche et même avec des bibliothèques de lecture publique des régions industrielles. Il groupe, en outre, toute l'activité traditionnelle d'une centrale documentaire.

En Allemagne de l'Est, le réseau de bibliothèques scientifiques et techniques et des centres de documentation a une structure semblable à celle de la Pologne. Toutefois, ici, même les grandes bibliothèques des établissements de l'enseignement supérieur possèdent des « postes » de documentation. L'organisme central est la *Zentralstelle für wissenschaftliche Literatur* (ZwL) à Berlin, qui supervise l'activité de 70 centres. Chaque centre a son fichier de documentation bibliographique. Un choix de ces fiches est largement diffusé, mais l'élaboration de *mises au point* est à ses débuts. La *Zentralstelle* étudie en outre les méthodes de travail, publie une revue (*Die Dokumentation*), forme des documentalistes, organise des journées d'étude au niveau des usagers. L'enseignement de la documentation est également introduit à la « Technische Hochschule » de Dresde et à « l'Elektrotechnische Hochschule » de Ilmenau. On enseigne la documentation à la chaire de bibliéconomie de l'Université de Berlin. La *Zentralstelle* se charge de recherches bibliographiques, édite des bibliographies spécialisées, contrôle l'ensemble des traductions, reproduit des documents (en collaboration avec la firme Agfa). Mais elle se distingue surtout par la publication de nombreuses collections bibliographiques et de monographies. Tout dernièrement, l'Allemagne de l'Est s'est enrichie d'un nouvel institut de documentation scientifique et technique — *Institut für Dokumentation* — qui dépend de l'Académie des Sciences. Il a pris en charge l'édition du *Chemisches Zentralblatt* et du *Technisches Zentralblatt*.

A la lumière de toutes ces données, l'auteur arrive à conclure que le document de base, dans tous les pays participants, est la *fiche*. Elle donne souvent matière à des bulletins de documentation, soit sous forme d'entités bibliographiques (Tchécoslovaquie), soit comme supplément aux revues professionnelles (Allemagne de l'Est, Hongrie, Roumanie, Pologne). Tous se servent de la CDU, tout en reconnaissant ses faiblesses. L'établissement des fichiers est, de manière générale, partout confié à des spécialistes. La diffusion de l'information évolue vers sa forme la plus élevée — les *mises au point*, avec bibliographies à l'appui ainsi que les *rapports techniques et économiques*; c'est la Tchécoslovaquie et la Roumanie qui sont, dans ce domaine, à l'avant-garde du progrès, suivies de la Pologne. C'est également ces deux premiers pays qui disposent des cadres les plus qualifiés. Tous les pays participants (à l'exception de la Pologne) possèdent des bibliothèques techniques centrales. C'est en Pologne, en revanche, que la recherche méthodologique et la théorie de la documentation sont les plus poussées; mais c'est en Roumanie que la science de l'information trouve la plus grande compréhension et le plus fort appui des pouvoirs publics.

Quels sont les destinataires des différentes formes de l'information? Les *fichiers* et les *listes imprimées* ont, pour principal usager, l'industrie, alors que les *abstracts* servent la recherche scientifique. Les formes les plus recherchées sont les *mises au point*, les *rapports techniques* et les *bibliographies spécialisées courantes* (*Literaturüberwachung*). Les statistiques constituent également un apport appréciable. On insiste beaucoup sur la nécessité de la collaboration du spécialiste et du bibliographe, et sur la formule de collaboration extérieure (sur 13.000 spécialistes employés par l'Institut d'information scientifique de l'Académie des sciences de Moscou, 1.800 seulement appartiennent au personnel scientifique de l'Institut).

Il est enfin démontré la *rentabilité* des bibliothèques spécialisées et des centres de documentation, ainsi que l'urgence de l'unification de la terminologie et de la collaboration internationale.

Ida FOREST.

855. — MORANTI (Luigi). — La Biblioteca universitaria di Urbino e i suoi incunaboli. — Urbino, Istituto statale d'arte, 1956. — 23,5 cm, 120 p., pl.

(Collana di studi archeologici ed artistici marchigiani diretta dai soprintendenti alle antichità ai monumenti ed alle gallerie delle marche con la collaborazione editoriale dell'Istituto d'arte di Urbino. V).

A la différence de certains catalogues d'incunables d'un intérêt limité parce qu'ils ne recensent que des collections peu importantes et qu'ils n'apportent aucune contribution à l'étude des premiers monuments de l'imprimerie, celui-ci se fait remarquer par l'introduction dont il est précédé et qui retrace l'histoire de la Bibliothèque universitaire d'Urbino.

Cette dernière, fondée en 1722, ne commença à fonctionner régulièrement qu'en 1840, mais elle bénéficia de l'apport de plusieurs couvents supprimés, tels ceux des Franciscains et des Frères mineurs observantins, ou de documents provenant des Archives municipales et de la Congrégation de la Charité d'Urbino.

C'est ce qui explique que cette bibliothèque, riche aujourd'hui de 90.000 volumes, possède plus de 160 incunables, pour la grande majorité imprimés en Italie.

Cette publication, pourvue d'index et de tables de concordance avec les grands répertoires bibliographiques d'incunables, est ornée de 38 planches reproduisant les livres les plus remarquables pour leur typographie ou leur illustration.

Robert BRUN.

856. — SCHMIDT (Werner). — Aus der Jahresstatistik der wissenschaftlichen Allgemeinbibliotheken der Deutschen Demokratischen Republik (In : *Zentralblatt für Bibliothekswesen*. Jhrg. 70, Heft 9-10, Sept.-Okt. 1956, pp. 321-332.)

D'après l'auteur, la méthode de la statistique doit fournir au bibliothécaire la base du développement futur de sa bibliothèque. Depuis 1951, un questionnaire envoyé par la Commission de bibliothéconomie du Secrétariat d'État pour l'enseignement supérieur a été traité par les 15 bibliothèques d'étude de la République de l'Est. Il enregistre chaque année les livres par unités, le métrage des rayons, le nombre de volumes par catégories (imprimés, écrits académiques et dissertations, manuscrits, incunables, autographes, usuels, etc.) par sections systématiques, par langues, par genre d'entrée (achats, échanges, dépôt légal, dons). Il précise la provenance : République de l'Est, de l'Ouest, U.R.S.S. et démocraties populaires, étranger. La reliure, le prêt sont examinés.

En 1954, 75.722 imprimés ont été prêtés à domicile; en 1955, 87.500. En 1955, les 15 bibliothèques possédaient 12.729.787 unités couvrant 278.424 m de rayons. En deux années, 640.000 nouveaux volumes sont entrés exigeant une augmentation de 18.000 m de rayons. Il est à noter que l'État a dépensé en 1955 pour l'augmentation des fonds des 15 bibliothèques d'étude 1.75 millions de DM. Les innombrables bibliothèques d'instituts ne sont pas encore comprises dans cette statistique.

Jenny DELSAUX.

857. — VAN AELBROUCK (André). — Éducation populaire et bibliothèques publiques. Les conditions historiques, sociales et psychologiques de leur évolution. — Bruxelles, Ed. de la Librairie encyclopédique, 1956. — 24 cm, 184 p.

Dans un nombre de pages réduit, cet ouvrage rassemble une quantité de données relatives au développement de l'éducation populaire en Belgique, depuis 1830 environ. Les bibliothèques publiques — et sous ce terme il faut entendre les bibliothèques de lecture publique — n'y figurent qu'en raison de la fusion en 1946 du service des bibliothèques publiques et de celui de l'éducation populaire en un seul. Aussi la place leur est-elle quelque peu mesurée. Ce n'est pas à dire que les renseignements qui les concernent soient dépourvus d'intérêt. Les spécialistes de l'histoire des bibliothèques regretteront cependant que ces renseignements soient dispersés dans divers chapitres de l'ouvrage de M. Van Aelbrouck et que le plan de cette étude n'ait pas permis à l'auteur de dresser un tableau d'ensemble de l'évolution des bibliothèques populaires en Belgique et des initiatives prises pour favoriser leur développement depuis le milieu du XIX^e siècle.

L'organisation des bibliothèques de lecture publique en Belgique est assez différente de celle qu'on peut observer en France. À côté des bibliothèques communales créées et administrées par les municipalités, il existe en effet de nombreuses bibliothèques libres organisées par des associations privées — culturelles, syndicales ou confessionnelles — qui peuvent sous certaines conditions bénéficier de subsides officiels et figurer ainsi sur la liste des bibliothèques « reconnues par l'État ». Cette réglementation, connue sous le nom de Loi Destrée (1921) et qui n'a été que légèrement modifiée par la suite, explique le nombre des bibliothèques « reconnues par l'État » qui étaient 2.425 en 1954 mais dont la plupart, selon M. Depasse, qui fut inspecteur général des Bibliothèques publiques¹, sont des bibliothèques « médiocres ». Ce chiffre de 2.425 relativement élevé ne doit d'ailleurs pas faire illusion : le nombre des communes dépourvues de bibliothèques « reconnues » s'élevait encore en 1950-51 à 1.149 sur les 2.670 que compte la Belgique.

On glanera encore, à la lecture du livre de M. Van Aelbrouck, d'intéressantes notions sur les lectures de la population belge, la production des livres en Belgique, les efforts des pouvoirs publics en faveur de l'éducation populaire. Son étude, entre autres mérites, offre celui de rassembler des indications statistiques sur le milieu social et la vie intellectuelle en Belgique (chapitre III); malheureusement, en raison de la pauvreté de la Belgique en matière de statistiques relatives à l'enseignement et à la population, que l'auteur reconnaît lui-même, certaines données numériques sont difficilement comparables du fait qu'elles ont été établies à des dates différentes (1947 pour le dernier recensement général, 1954-55 pour le nombre des établissements officiels de l'enseignement moyen et 1955-56 pour celui des élèves les fréquentant, 1954 pour le chiffre des prêts effectués par les bibliothèques publiques dans toute la Belgique, 1951 pour les résultats d'une enquête sur les lectures de la population belge, etc...).

Pierre RIBERETTE.

1. Depasse (Charles). — Nos bibliothèques publiques. — Bruxelles, Paris, les Ed. Universitaires, 1949. — 24 cm., p. 111.

858. — WILSON (Louis Round) and TAUBER (Maurice F.). — *The University library. The organization, administration and functions of academic libraries...* 2nd ed. — New York, Columbia University press, 1956. — 22,5 cm, xiv-641 p., tabl.

La préface de la première édition de cet ouvrage est datée de 1944¹. La complexité de l'organisation des universités aux États-Unis, leur diversité, rendaient le travail de synthèse entrepris par les auteurs — le premier à notre connaissance sur ce sujet — particulièrement difficile, en même temps que s'avérait nécessaire la publication d'une étude systématique de ce genre. Il s'agissait de dégager, dans leurs grandes lignes, les principes et les méthodes d'organisation des bibliothèques universitaires américaines, pour aider les bibliothécaires d'université à mieux dominer les tâches qui leur incombent, pour mieux faire comprendre l'importance et le rôle de ces bibliothèques aux administrateurs et aux membres des universités et pour donner aussi aux élèves des écoles de bibliothécaires un ouvrage de base sur cette question.

Cependant, les auteurs ont eu le souci de rendre compte des changements importants survenus dans l'organisation des bibliothèques pendant ces dix dernières années où les universités américaines paraissent s'être beaucoup développées. Une nouvelle édition s'imposait. Nouvelle édition, nouvelle présentation aussi, remaniement complet de certains chapitres, mise à jour des exemples et des statistiques, de la bibliographie surtout, dont la plus grande partie concerne des ouvrages et des articles parus depuis 1944, voire de nouvelles publications comme *Library trends*, qui témoignent de l'intérêt croissant pour le problème des bibliothèques d'universités et de l'importance des recherches et des enquêtes menées aux États-Unis sur toutes les questions concernant les bibliothèques d'étude.

Le plan général demeure le même. La place et le rôle de la bibliothèque universitaire sont d'abord définis à partir de la structure administrative et de l'organisation de l'université. Deux chapitres assez développés sont consacrés au problème des relations de la bibliothèque universitaire avec l'administration, et aux questions financières. Les questions d'organisation proprement dites sont ensuite étudiées, d'abord sur le plan général de la bibliothèque, puis sur le plan de ses différentes activités : acquisition et traitement des livres d'une part, service public d'autre part. Le personnel fait l'objet de deux chapitres dans lesquels les auteurs mettent l'accent sur l'importance de la formation professionnelle et, notamment, sur la question des bibliothécaires spécialistes. Le chapitre 8, consacré aux droits et devoirs des bibliothécaires d'université, nous permet de mieux nous représenter la vie professionnelle de nos collègues américains. Les problèmes techniques sont ensuite étudiés sous l'angle des acquisitions et du traitement des collections (chap. 9-11). Le chapitre 12, qui traite du rôle pédagogique de la bibliothèque, est particulièrement intéressant : les auteurs y passent en revue les moyens, les méthodes à mettre en œuvre pour amener les étudiants à lire et à bien lire, et se préoccupent aussi de l'initiation des « undergraduates » au maniement des bibliothèques. Le chapitre sur la coopération entre bibliothèques, liée aux problèmes de la spécialisation, constitue une bonne mise au point des progrès réalisés aux États-Unis dans ce domaine. Après un bref tour d'horizon sur la construction et

1. La première édition a été publiée en 1945 par University of Chicago press dans la collection : « Studies in library science ».

les aménagements, qui résume des notions assez généralement admises, deux chapitres sont consacrés aux relations de la bibliothèque universitaire avec l'extérieur et à son rôle en tant que service public. Les auteurs retracent la carrière de quelques éminents bibliothécaires d'université dont l'œuvre mérite d'être signalée et citée en exemple. Ils mettent ensuite en lumière l'importance des rapports, des évaluations et des comparaisons statistiques pour définir l'orientation et la politique des bibliothèques d'étude et prévoir plus efficacement leur développement.

Le plan général suivi par les auteurs nous déconcerte quelque peu. Peut-être est-il à l'origine de certaines redites qui alourdissent l'ouvrage; la structure même des chapitres laisse parfois une impression confuse qui ralentit la lecture. Ce travail, extrêmement important, qui veut être complet, ne sera pas d'une consultation facile. Précieuse par l'analyse très détaillée qu'elle fournit, riche d'exemples, cette étude gagnerait à être parfois plus dépouillée. Un plus grand effort de synthèse permettrait mieux la comparaison avec les nôtres, de problèmes qui nous demeurent parfois assez étrangers. Malgré le titre très général du livre, les auteurs se réfèrent peu, d'ailleurs, aux expériences faites en dehors des États-Unis et, pour ne citer que cet exemple, pourquoi faut-il que, dans une très sommaire évocation de la formation professionnelle des bibliothécaires en Europe, ils donnent une idée aussi inexacte de la situation en France et de son évolution depuis la Libération?

Cependant, nous l'avons dit, la tâche n'était pas simple, d'écrire un livre d'ensemble sur la situation des bibliothèques d'étude américaines, dont l'histoire reste à faire, comme le font eux-mêmes remarquer les auteurs. Et il faut leur savoir gré de ne pas s'être bornés à une minutieuse compilation, mais d'avoir introduit la discussion des problèmes et fait œuvre critique. En cela, leur ouvrage reflète bien les préoccupations actuelles de nos collègues américains, les questions qu'ils ont à résoudre sur le plan technique et sur le plan intellectuel. A une moins grande échelle, ces préoccupations sont aussi les nôtres. Ce livre demeure ouvert aux discussions et aux suggestions. Il pose les problèmes en fonction de l'actualité et de l'avenir. Le dernier chapitre de cette deuxième édition est, à cet égard, plein d'enseignements. Comment conclure en effet une étude aussi vaste et aussi riche, sinon en s'interrogeant sur le devenir des bibliothèques? Un vaste champ d'étude s'ouvre pour les bibliothécaires américains, nous disent les auteurs se félicitant de constater les tendances nouvelles qui se font jour dans la profession. La nécessité de faire face à la situation nouvelle, créée à la fois par l'augmentation considérable du nombre des usagers et par la complexité croissante des recherches, les oblige à renoncer aux routines, à mieux dominer les problèmes techniques et à devenir eux-mêmes des chercheurs.

Yvonne RUYSEN.

III. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

859. — Allemagne d'aujourd'hui. Revue française d'information. — Paris, Presses universitaires de France, 1956. — 24 cm.

Le périodique *Allemagne d'aujourd'hui* que nous avons déjà signalé dans le numéro de mars 1957 (n° 415 des analyses d'ouvrages et d'articles) inaugure une nouvelle rubrique qui transforme cette publication en « sources » de l'histoire littéraire et artistique allemande contemporaine.

La rédaction entend consacrer aux écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, de langue allemande venus chercher refuge en France après 1933, des hommages réunissant les témoignages de personnalités vivant en France, qui parleront de la destinée des Allemands réfugiés. Ceux qui ont survécu aux épreuves et qui résident actuellement en France, en Amérique, et dans les deux Allemagnes feront entendre leur voix.

Le passé a été inventorié par des érudits avertis (A. Monchoux, Pierre Moisy, Joseph Dresch, Paul Lévy, Mariette Martin, André Monglond, etc.) mais les sources multiples dont dispose pour le moment la revue risqueraient de tarir et d'être perdues à jamais, si le scrupule de manquer de recul historique arrêtaient les rédacteurs.

Le n° 1 de 1957 est consacré à Robert Musil, le n° 2 à Joseph Roth; bien d'autres hommages suivront.

Les textes et critiques de cette nouvelle rubrique publiée par l'*Allemagne d'aujourd'hui* seront à l'avenir indispensables aux recherches originales et sérieuses sur la culture allemande de notre époque.

Jenny DELSAUX.

IV. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALISÉES

SCIENCES HUMAINES

860. — Bibliographie des Württembergischen Geschichte. Hrsg. v. d. Württ. Kommission f. Landesgesch. Begr. v. Wilhelm Heyd. Bd. VIII, 2 Hälfte. Biographische Literatur von 1916 bis 1945. Bearb. v. Heinrich Ihme. — Stuttgart, W. Kohlhammer, 1956. — 23,5 cm, vi-283-732 p.

Avec la deuxième partie du tome VIII, consacré aux biographies (ouvrages et articles) se termine cette importante bibliographie exhaustive sur l'histoire du Wurtemberg.

Des addenda et des rectifications aux tomes VII et VIII et un index auteurs et matières complètent l'ouvrage.

Certains articles, par exemple, celui concernant le poète Hölderlin, 7 pages, ou encore celui concernant Schiller (14 pages) témoignent tout particulièrement de la richesse de la précision et de l'excellence de la méthode de ce savant recueil où l'historien de grande classe pourra abondamment puiser aussi bien que le spécialiste de la petite histoire.

Marcelle ADLER-BRESSE.

861. — Catalogo de la Exposición de Bibliografía hispanística, celebrada en la Biblioteca nacional de Madrid (31 de enero, 15 de febrero 1957). — Madrid, 1957. — 25 cm, 302 p.

La commémoration du centenaire de la naissance de Marcelino Menéndez Pelayo, a donné lieu en Espagne, en 1956, à maints hommages qui ont fusé de tous les coins de la péninsule : les académies, les universités, les écrivains illustres célébrèrent par des discours ou des monographies de choix l'éminent polygraphe. A Santander, sa ville natale, la Société Menéndez Pelayo obtint la translation, en la Cathédrale, des cendres de leur illustre compatriote qui, à 56 ans, laissa une œuvre monumentale de qualité. Quant à la Bibliothèque nationale de Madrid, dont il fut le directeur de 1898 à sa mort (1912), pour honorer, à

la fois, le bibliothécaire compétent qu'il fut « n'étant jamais absent de la Bibliothèque, puisqu'il l'emportait avec lui et pouvant ainsi donner des renseignements très précis sur l'endroit où se trouvait tel ouvrage, ou des renseignements de tous ordres sur les collections dont il avait la charge » (selon son frère Enrique), elle organisa une exposition bibliographique hispanistique. C'était aussi honorer le génial bibliographe qui se manifeste dans ses écrits.

Y participèrent les pays de langue allemande (Allemagne, Autriche, Suisse), l'Angleterre, les États-Unis, la France et l'Italie. Ainsi ces nations célébrèrent-elles la personnalité universelle du savant qui fréquenta leurs bibliothèques et avec lesquelles il resta en relations épistolaires.

Entendons bien « hispanistique » dans son sens le plus restreint (circonscrite à l'Espagne). Seule, l'Italie a élargi son choix à quelques auteurs représentatifs du Portugal : Camoens, F. Silva, M. de Silveira, Feijó, Carvalho y Mello, Eça de Queiroz, A. Ribeiro, V. Gil et Paço d'Arcos (brésilien).

Bienvenu soit le catalogue de cette exposition. C'est un guide, sinon exhaustif du moins excellent par la sélection des titres. Il donne, de l'hispanisme contemporain, un reflet très net et, à ce titre, pour nous, Français, il est précieux car il comble en partie, le hiatus entre la *Bibliographie-franco-hispanique* de Foulché Delbosc (1477-1700) parue dans la *Bibliographie hispanique*, New-York, 1912-1914, et la *Bibliographie franco-ibérique*, 1946-1949 de J. Guinard, publiée dans le *Bulletin Hispanique* de Bordeaux, 1947-1950. De surcroît, la préface à chaque section nationale, signée d'un nom compétent, donne un raccourci historique de l'hispanisme de ce pays.

En bref, ce manuel hispanistique de poche peut être considéré comme une boussole par celui qui désire s'aventurer dans l'univers de l'hispanisme de langue allemande, anglaise, française et italienne jusqu'en 1956. De plus, il est le manifeste de la vogue actuelle des études sur l'Espagne.

Marie-Madeleine MEYLIÉ.

862. — CUSHION (J.P.) et HONEY (W.B.). — Handbook of pottery and porcelain marks... — London, Faber and Faber, 1956. — 22 cm., 476 p., cartes, fac-sim.

Pour ce répertoire des marques de céramique en Europe et, dans une mesure plus brève, en Chine et au Japon, les auteurs ont adopté un plan géographique : par pays, par ville. Quand la ville possède plusieurs manufactures on observe un ordre alphabétique, tantôt de rues, comme à Paris, tantôt de marques, comme à Limoges. Pour chaque marque est donné le nom du propriétaire, quand il explique les initiales, la date ou la période approximative et l'indication du type de fabrication. Un index des noms géographiques, noms de personnes et monogrammes permet les recherches rapides.

Cet ouvrage comprend un moins grand nombre de marques que d'autres répertoires car les auteurs ont écarté les initiales non identifiées d'artistes ou d'artisans qui n'ont jamais été des marques de fabrique au sens strict du terme. Le répertoire est ainsi allégé d'un bon nombre d'initiales ne pouvant servir à identifier un objet d'art. Pour certains pays des appendices donnent les marques des artistes employés par diverses grandes manufactures comme Sèvres.

Il faut donc mettre cet ouvrage à côté des répertoires classiques de Ris-Paquot et de

Chaffers. Il a sa place dans toute bibliothèque spécialisée en art, dans toute bibliothèque de manufacture ou d'école professionnelle de céramique et dans tout musée comprenant une section d'art appliqué.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

863. — FLOREN LOZANO (Luis). — Bibliografía de las Bellas artes en Santo Domingo. — Bogatá, Antares, 1956. — 24 cm, 53 p. (Materiales para el estudio de la cultura dominicana (18)).

L'auteur de cette bibliographie des beaux-arts de la République Dominicaine nous avertit qu'il n'a pas fait une bibliographie exhaustive, mais qu'il a seulement noté les ouvrages « tombés entre ses mains ». Il recense ouvrages et articles de périodiques traitant de ce sujet des origines à 1952, ouvrages et articles parus non seulement dans l'île, mais dans le monde entier.

Les notices, au nombre de 426, sont groupées, selon un plan systématique, en 19 grandes divisions : archéologie, esthétique, expositions, musées, musique, architecture, peinture, théâtre, etc... et à l'intérieur de chaque division par ordre alphabétique d'auteurs. Elles comprennent le titre, l'adresse bibliographique et la collation assez sommaire puisque le format ne figure pas, c'est pourtant une indication intéressante pour les reproductions d'œuvres d'art; il n'est pas non plus précisé si les illustrations sont en noir ou en couleur, ce qui est également fâcheux pour cette spécialité. Un index des noms d'auteurs et des collectivités facilite les recherches.

Cette bibliographie représente un travail considérable sur un pays dont l'art est peu connu en France et a été peu étudié jusqu'à présent. La liste des catalogues d'expositions et les programmes de concerts permettent de se rendre compte de l'intérêt que les habitants de la République Dominicaine portent aux beaux-arts. La section « Musique » est fort étendue, alors que les sections « Museographie », « Esthétique », « Archéologie », « Sculpture » et celles consacrées aux arts appliqués paraissent brèves. L'étendue de la section « Architecture » s'explique par les édifices nombreux et intéressants laissés par l'Espagne et par l'œuvre d'urbanisme du gouvernement du Président Trujillo.

L'auteur a le mérite d'être le premier à explorer ce sujet. Soyons lui reconnaissant de ce travail de défrichement et souhaitons qu'il soit publié, comme il le projette, d'autres bibliographies spécialisées, premiers pas vers une bibliographie générale de la République Dominicaine.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

864. — Der Hellenismus in der Deutschen Forschung 1938-1948, unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrter hrsg. von Emil Kiessling. — Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1956. — 25,5 cm, ix-171 p.

Dans la préface de ce volume dédié à la mémoire de Pierre Jouguet, M. Kiessling nous explique l'initiative qui est à l'origine de sa compilation. En 1947 était fondé à Alexandrie, à l'instigation du grand savant français, un Institut international de recherches hellénistiques, qui se proposait notamment de faire paraître, comme tome I^{er} d'une revue, une bibliographie critique de la production nationale des pays représentés, pour la période de

1938 à 1948. C'est la contribution allemande, prête dès 1950, qui nous est présentée aujourd'hui. Les changements politiques survenus en Égypte en ont retardé l'impression.

Il convient de préciser (car le titre pourrait prêter à confusion) que cette bibliographie porte uniquement sur l'époque hellénistique, c'est-à-dire sur les trois siècles qui s'étendent de 323 à 30 av. J. C. et qui, comme le rappelle M. Kiessling, « forment un pont entre la Grèce classique et l'*imperium Romanum* ». A l'intérieur de cette période bien délimitée, les différents domaines : littérature et papyrus littéraires, documents papyrologiques et épigraphiques, orientalisme, religion, philosophie, histoire politique et économique, droit, archéologie, géographie, grammaire et linguistique, rhétorique, histoire des sciences, ont été respectivement prospectés par d'éminents spécialistes. Leurs noms mêmes sont garants de la conscience avec laquelle leur tâche a été accomplie. Comme il arrive toujours dans les ouvrages collectifs on remarque dans celui-ci des disparates : les collaborateurs ont conçu leur travail de façon différente, les uns présentant surtout une énumération des livres et articles de périodiques avec brève indication de leur contenu, les autres offrant, en une rédaction continue, une revue critique des publications. Le développement très relatif donné aux diverses contributions est naturellement aussi, dans une certaine mesure, explicable par le malheur des temps, qui a nui à certaines disciplines (l'archéologie, par exemple) plus qu'à d'autres. On ne peut toutefois, dans l'ensemble, que s'émerveiller de la continuité de la production savante pendant les années recensées, qui sont celles de la guerre et de l'écrasement.

Cela dit, et un hommage sincère étant rendu au travail de chacun et à l'excellente présentation de l'ensemble, on peut légitimement se poser la question de l'utilité d'une bibliographie de ce type. Pour ma part, je reste peu convaincue de l'intérêt des bibliographies spécialisées nationales. En effet, dans une discipline donnée, peu importe qu'une étude ait été faite dans tel ou tel pays ; il nous suffit de savoir qu'elle a paru et de connaître, par les comptes-rendus des collègues des diverses nations, sa valeur et sa portée. Or les bibliographies spécialisées internationales nous renseignent sur ces points. Dira-t-on que, dans le cas particulier, l'effort se justifiait du fait qu'il portait sur la période de guerre et de l'après guerre immédiat, pendant laquelle les publications allemandes risquaient d'avoir échappé à l'attention de l'auteur de la bibliographie internationale ? A cela je répondrai que *L'Année philologique* n'a pas cessé de paraître pendant les hostilités. A défaut d'une colation complète des titres, à laquelle je n'ai pas eu le temps de me livrer, des sondages m'ont montré que les ouvrages autonomes et les articles de revues signalés dans *Der Hellenismus in der Deutschen Forschung* figurent, sous les rubriques appropriées, dans les volumes de *L'Année philologique* relatifs aux années envisagées. Seul le chapitre « Geschichte der Wissenschaften » repose sur le dépouillement de revues scientifiques auxquelles je n'ai pas eu accès et offre nombre de titres qu'on chercherait en vain dans *L'Année Philologique*.

Dans le domaine de l'antiquité gréco-latine, il me semble qu'en dehors de la bibliographie internationale qu'est *L'Année philologique* et des bulletins spécialisés dont le *Bulletin épigraphique* de M. et M^{me} Louis Robert est le modèle accompli, il n'y a guère place que pour le type de bibliographie représenté jadis par les *Jahresberichte über die Fortschritte der Altertumswissenschaft* dits du Bursian, qui groupe des rapports offrant une revue critique mondiale des publications relatives à tel auteur, tel genre littéraire, telle discipline particulière, parue pendant une période suffisamment longue pour permettre de marquer les diverses tendances qui se font jour dans la recherche et d'en indiquer les mérites res-

pectifs. Je suis heureuse de saluer la renaissance prochaine de cette publication sous le nom de *Lustrum* et par les soins d'un Comité international, placé sous l'égide de la « Fédération internationale des associations d'études classiques » et de l'Unesco.

Pour en revenir au volume dont j'avais à rendre compte, je pense que les contributions les plus utiles qu'il contient sont celles qui portent des jugements motivés sur les publications qui présentent un état des questions examinées. Les vues que j'ai exposées plus haut ne m'empêchent d'ailleurs pas de reconnaître l'intérêt que peut offrir, surtout du point de vue national, ce tableau du travail accompli dans le domaine restreint des études hellénistiques par les savants allemands pendant une période particulièrement troublée et peu propre à la poursuite sereine et patiente des recherches érudites.

Juliette ERNST.

865. — Islamologie et Arabologie. Éléments de bibliographie.

Dans un récent bulletin ¹, nous avons tenté de donner une vue d'ensemble des efforts réalisés, par les pays de langue arabe du Proche-Orient, dans le domaine de l'édition, sur les disciplines explicitées par notre titre. La chose, nous l'avons dit, n'était pas aisée. Aujourd'hui, grâce à l'intérêt que M^{lle} Malclès a bien voulu porter au service arabe de la Bibliothèque nationale, nous sommes en mesure de développer un des paragraphes de notre précédent article, celui relatif aux publications des pays voisins de l'Égypte : la Jordanie, le Liban, la Syrie, et l'Iraq. En effet, M^{lle} Malclès, à qui nous devons les plus remarquables travaux bibliographiques, nous a aimablement communiqué une toute nouvelle bibliographie arabe. Celle-ci se présente sous la forme bilingue arabe-anglais, avec deux pages de titres, une dans chaque langue.

MOUHASSEB (Jamal) [*Sic pour* Jamâl al-Moh'âsib-]. — *Al Maktaba*, a selective Arabic bibliography for Iraq, Jordan, Lebanon and Syria. Vol. I. Part 1. — Harissa' (Lebanon), St. Paul's printing press, 1956. — 22 m, pag. double 23 p. et 3 p. et 3 p. n. ch.

Rédigé par un ancien bibliothécaire de l'Université syrienne de Damas, actuellement docteur en philosophie et professeur à l'Université américaine de Beyrouth, ce premier fascicule comporte une bibliographie choisie d'ouvrages publiés en arabe, durant l'année 1956, dans les pays précités. N'y sont inclus que les travaux intéressant les bibliothèques d'Université, de collège et d'établissement d'enseignement secondaire (le texte arabe ajoute « supérieur »).

Les titres sont classés par rubriques dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, le nom de famille en premier. En ce qui concerne les vedettes, qui posent pour l'arabisant, on le sait, de délicats problèmes, cette initiative est fort heureuse. A chaque page arabe fait face une page de traduction anglaise.

Au verso du titre de couverture arabe se trouve un tableau des abréviations arabes proposées pour la rédaction des cartes. Nous le donnons ci-dessous *in extenso* en translittération :

1. Voir : *B. Bibl. France*. 2^e année, n^o 3, mars 1957, p. 257.

<i>khot'out' bayânîya</i>	<i>b-yâ</i>	« diagrammes »
<i>tah'rîr</i>	<i>t-h'</i>	« rédaction »
<i>tarjama</i>	<i>t-r</i>	« traduction »

(On attendrait : *tar'îb*, « traduction d'une langue étrangère en arabe »; l'auteur, à juste raison, tend à la simplification.)

<i>joz', mojallad</i>	<i>j</i>	« volume »
<i>talkhîç</i>	<i>kh-ç</i>	« résumé, abrégé »
<i>rosoûm (achkâl)</i>	<i>ch</i>	« figures, illustrations »
<i>çafh'a</i>	<i>ç</i>	« pages »
<i>çowar (achk'hâç)</i>	<i>ç-ou</i>	« portraits »
<i>taçnîf, jam'</i>	<i>ç-f</i>	« compilation »
<i>al-t'ab'a</i>	<i>t'</i>	« édition (impression) »
<i>dalîl hijâ'i</i>	<i>l-j</i>	« index »
<i>loûh'ât</i>	<i>loû</i>	« planches »
<i>marâjî'</i>	<i>m-râ</i>	« bibliographie »
<i>marâjî' hâmicîya</i>	<i>m-râ. hâ.</i>	« notes bibliographiques »
<i>moqaddîma</i>	<i>m-q-d</i>	« introduction, préface »
<i>mat'ba'a</i>	<i>m-t'</i>	« maison d'édition (imprimerie) ».

Au verso du titre de couverture anglais se trouve un tableau analogue en anglais.

L'ouvrage débute par quelques exemples tirés de la classification décimale de Dewey. Suit la bibliographie proprement dite, selon ce classement, avec une brève analyse du contenu de chaque ouvrage :

0 Ouvrages généraux (1 titre : dictionnaire *al-Monjid*); 1 Philosophie (2 titres : trad. d'E. Bréhier et de B. Russell); 2 Religion (2 titres); 3 Sciences sociales (13 titres, dont 2 trad. : L. D. Baldwin et K. Marx); 4 Philologie (3 titres); 5 Sciences pures (2 titres, dont 1 trad. : G. Bruhat); 6 Sciences appliquées (4 titres); 7 Beaux-arts (3 titres), 8 Littérature (18 titres, dont 1 trad. : R. Blachère); 9 Histoire et géographie (25 titres, dont 3 trad. : B. Kornitzer, M. Burrows, E. Berger). Un total de 73 titres.

La page 24 (n. ch.) porte quelques notes sur la technique cartographique, que nous résumerons ainsi :

1° Les renseignements bibliographiques doivent être pris, non sur la couverture qui est parfois fautive, mais sur la page de titre « *çah'fat al-'onwân* ». Ex. pour la date d'édition : 1956 sur la couverture et 1955 sur la page de titre. La bonne date est 1955. (L'auteur ne parle pas d'une note éventuelle.)

2° Si la date ou le lieu d'édition ne figurent pas sur la page de titre, mais se retrouvent dans l'ouvrage à une autre place, sur la couverture par ex., on les donne entre parenthèses.

3° Si la date ou le lieu d'édition ne figurent pas du tout dans l'ouvrage, mais sont connus par un autre mode d'information, on les donne entre crochets.

4° Si le nom de l'éditeur ou de la maison d'édition ne sont pas mentionnés, on donne le nom de l'imprimerie.

5° Toute suppression jugée utile dans le corps du titre doit être signalée par des points de suspension.

6° Si le numéro de l'édition ne figure pas sur la page de titre, mais se retrouve ailleurs dans l'ouvrage, on le donne entre parenthèses; dans le cas où il est tiré d'une information extérieure à l'ouvrage, on le donne entre crochets.

En bref : toute information bibliographique ne figurant pas au titre mais se retrouvant dans l'ouvrage à une autre place, doit être donnée entre parenthèses; celle ne figurant pas du tout dans l'ouvrage et obtenue extérieurement à lui, entre crochets.

L'auteur se conforme donc à des règles appliquées par les bibliothèques occidentales.

Ce premier livre témoigne de la valeur de l'œuvre entreprise. Il est très bien conçu et nous permet, d'une part d'éclairer une zone, demeurée sombre jusqu'ici, de la bibliographie arabe du Proche-Orient, d'autre part d'adapter, en relation directe avec les spécialistes arabes, un système cartographique particulièrement destiné aux lecteurs de langue arabe. Aussi formons-nous à l'adresse de cette nouvelle publication nos meilleurs vœux de prospérité.

Daniel EUSTACHE.

866. — KING (Alexander Hyatt). — The Musical information services of the British Museum. (In : *The journal of documentation*. Vol. 13, n° 1, March 1957, pp. 1-12.

Le « British Museum » est l'une des premières bibliothèques qui, vers le milieu du XIX^e siècle, ait songé à rédiger un catalogue spécial de ses fonds musicaux. Depuis ce temps le système de catalogue y est resté à peu près identique, avec son caractère systématique de « Short titles », dont l'avantage est au moins de faire connaître régulièrement et rapidement la totalité des entrées.

À première vue, le titre de cet article pourrait paraître flatteur à ceux qui connaissent les ressources limitées en personnel de la « Music Room ». Il faut entendre ces « Information services » plutôt comme une méthode pour tirer le maximum de parti des catalogues existants. M. Hyatt King qui est actuellement le président de l'Association internationale des bibliothèques musicales, raconte avec un extrême bon sens et aussi avec humour comment son Département s'efforce de répondre aux questions de ses lecteurs, depuis « Avez-vous une chanson qui s'appelle...? » jusqu'à « Quel était l'air joué par les trompettes romaines à Verulamium vers l'an 200? ». On peut se demander si les exemples assez cocasses de demandes de lecteurs qu'il a choisis ne vont pas donner l'impression que les usagers de la « Music Room » sont des oisifs en quête de problèmes réellement mineurs ou atteints du complexe de la nursery (« many men, eminent in public life, feel an urge, in their declining years, to remember the songs which their mother or father sang to them in the nursery »). Mais il a en tout cas fort bien souligné la complexité des besoins auxquels répond un département musical, notamment dans ses rapports avec le disque, le film, le théâtre, le folklore. Mr King les envisage l'un après l'autre, parfois pour indiquer qu'il oriente le lecteur vers des organismes spéciaux, tel que le « British institute for recorded sound », parfois aussi pour réclamer l'aide de la coopération internationale. Du point de vue de la documentation proprement musicologique, les ressources du « British Museum » sont modestes, du fait même que le système de catalogue ne prévoit pas de dépouillements étendus ni de travaux d'identifications. Comme le dit l'auteur, le futur répertoire international des sources musicales y rendra donc des services d'autant plus précieux.

Enfin la possibilité de constituer un musée d'instruments de musique au « British

Museum » retient l'attention de M. King, qui s'en montre résolument partisan, alors que par ailleurs, il ne pose même pas le problème de la phonothèque conçue comme une annexe d'une bibliothèque musicale. Il est vrai que chaque pays a ses propres problèmes et que l'Angleterre a la chance de posséder une phonothèque centrale bien organisée en même temps que des phonothèques publiques largement ouvertes aux mélomanes. Il serait tout à fait souhaitable qu'un article du même type soit rédigé pour les collections musicales de Paris, où seraient détaillés nos propres moyens d'information et les projets en cours.

François LESURE.

867. — SMOLITSCH (Igor), BERNATH (Mathias). — Verzeichnis des sovjetrussischen Schrifttums 1939-1952 zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. Band III. (Osteuropa-Institut an der Freien Universität Berlin, Historische Veröffentlichungen.) — Berlin,¹ Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1956. — 25,5 cm, pp. 99-281.

Cette bibliographie des publications — ouvrages et articles de revues — en langue russe parues de 1939 à 1952 sur l'histoire de l'Europe de l'Est et du Sud-Est fait suite à la bibliographie des publications en langue allemande parues de 1939 à 1952 sur le même sujet¹. Conçue de manière exhaustive, elle groupe 3171 titres dans l'ordre méthodique : I. Europe de l'Est; II. Préhistoire; III. Europe du Nord-Est; IV. Russie-U. R. S. S.; V. Pologne; VI. Le Deutschtum dans l'Europe de l'Est; VII. Europe du Sud-Est.

Chacune des divisions principales comporte de nombreuses subdivisions. Chaque titre est suivi de la traduction comme il est de règle dans les publications scientifiques pour les langues slaves et d'usage peu courant. L'indication du nombre de pages a été donnée dans la mesure du possible. Une table des abréviations facilite la consultation du recueil. Pour des raisons techniques, il n'a pas été possible aux compilateurs d'inclure dans leur bibliographie les publications soviétiques en d'autres langues que le russe. En ce qui concerne les domaines limitrophes comme, par exemple, l'histoire littéraire, l'histoire de l'art ou la préhistoire, seuls les ouvrages d'ensemble ont été mentionnés. Les écrits de propagande n'ont été retenus que dans la mesure où ils ont paru présenter un intérêt pour la recherche scientifique. Cette restriction peut paraître quelque peu inquiétante; quel est le critérium de l'intérêt historique d'un tract ou d'une brochure de propagande; le bibliographe ne risque-t-il pas d'être involontairement guidé dans son choix par ses opinions ou préjugés dans un sujet parfois d'actualité brûlante.

Cette bibliographie eût gagné à être analytique; par l'abondance des matériaux rassemblés, elle constitue cependant un instrument de travail de grande utilité.

Marcelle ADLER-BRESSE.

1. Smolitsch (Igor), Valjarec (F.). Verzeichnis des deutschsprachigen Schrifttums 1939-1952 zur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas. — Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1954. — 25,5 cm, 316 p.

Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. Band I.

SCIENCES SOCIALES

869. — London (A) bibliography of the social sciences. Volume IX. 1936-1950. Q-Z. — London, British library of political and economic science, 1955. — 25 cm, xii-960 p.

En principe il ne s'agit là que d'un catalogue collectif de plusieurs bibliothèques londonniennes spécialisées. En fait, la série que vient compléter ce volume constitue sans doute la seule bibliographie rétrospective des sciences sociales à l'échelle internationale. Le point de départ a été constitué par quatre gros volumes publiés en 1931 et 1932, et qui étaient le catalogue des collections possédées par la plus grande bibliothèque londonienne en cette matière, celle de la « London school of economics », ainsi que d'autres bibliothèques spécialisées dans les domaines voisins, comme celles de la « Royal statistical society », du « Royal anthropological institute », et de divers départements universitaires. Plus de 600.000 titres se trouvaient ainsi rassemblés et classés, avec de copieux et commodes index.

Les volumes suivants sont des mises à jour successives. Le volume 5, formant le premier supplément, donnait la liste des acquisitions des mêmes bibliothèques pendant deux années, de juin 1929 à mai 1931. Le volume 6 (2^e supplément) publié en 1937, couvre les acquisitions de cinq ans jusqu'en 1936.

Il fallut ensuite attendre jusqu'en 1952 pour que puisse être publié un nouveau supplément. Celui-ci rassemble les titres des acquisitions faites jusqu'en 1950, et remplit à lui seul les trois volumes 7 à 9. C'est le dernier de ces trois gros volumes qui a récemment été publié.

Collectif, ce catalogue l'est beaucoup moins que dans ses premiers volumes. Les trois tomes du dernier supplément en effet ne se réfèrent plus qu'aux collections de la « British library » et d'une bibliothèque spécialisée de droit international, également installée dans les locaux de la « London school of economics ». La richesse de l'ensemble ne s'en trouve guère diminuée, puisque dès le départ les fonds de la seule « British library » représentaient plus des 4/5 des publications qui étaient recensées. Et même avec cette limitation, les trois volumes du dernier supplément contiennent ensemble plus de 100.000 titres.

Néanmoins, il ne s'agit toujours que d'un catalogue, et non pas d'une bibliographie systématique. On ne peut donc s'attendre à y trouver tout ce qui a été publié jusqu'en 1950 dans le domaine des sciences sociales. Chaque spécialiste pourra y relever des lacunes qui lui paraîtront curieuses; mais c'est qu'aucune bibliothèque, si riche soit-elle, ne peut prétendre couvrir de façon complète un champ aussi large.

Par contre toute bibliothèque est amenée à acquérir (ou à recevoir par exemple en don) des ouvrages ou des brochures qui peuvent sortir du domaine exact de sa spécialité. C'est particulièrement le cas pour une bibliothèque importante, qui doit satisfaire aux besoins de professeurs et d'étudiants, travaillant sur des sujets très variés, et qui, en outre, possède des collections les plus complètes de publications officielles d'un certain nombre de gouvernements (surtout des pays de langue anglaise). Or, même si ces publications gouvernementales portent parfois sur des sujets inattendus, ou du moins très particuliers, il est normal que chacune d'elles trouve place dans ce catalogue.

Pour cette raison même on ne saurait chercher là une vue globale des sciences sociales. Celles-ci sont en fait entendues dans un sens très large, et une place importante est faite

par exemple à l'histoire (même sur des sujets très spéciaux), à la biographie, voire aux mathématiques, aux beaux-arts, à la littérature, à la géologie, etc...

Dès lors, la seule façon possible d'ordonner ces matériaux très divers était d'adopter, comme dans une bibliothèque, un classement alphabétique des matières. Celui-ci est suffisamment subdivisé pour qu'aucune rubrique ne soit trop longue. Le chercheur est en outre guidé par de nombreux renvois figurant à la fin des principales rubriques, et dont les auteurs n'hésitent pas parfois à remplir une pleine colonne.

A l'intérieur de chaque rubrique les publications gouvernementales, dont le nombre est particulièrement grand, sont placées à la fin, dans l'ordre alphabétique des noms (anglais) des États qui en sont les auteurs. Les autres publications sont classées non plus, comme dans les volumes de base, par ordre alphabétique des noms des auteurs, mais dans l'ordre chronologique de leur édition, la date de celle-ci étant mise en vedette. C'est là une innovation qui semble heureuse; on ne saisit pas clairement la raison pour laquelle elle n'est pas appliquée aussi aux publications gouvernementales.

Pour se retrouver dans une telle masse de références, des index détaillés sont évidemment nécessaires. Il est regrettable, qu'à la différence des précédents, les volumes 7 à 9 ne contiennent plus d'index des auteurs. Par contre on trouve un très utile index des rubriques, qui énumère toutes celles qui ont été employées dans ces trois volumes en les regroupant sous 20 grands sujets : agriculture, économie, droit, science politique, sociologie et anthropologie, etc...

La considérable utilité de cette masse documentaire est évidente; et la persévérance avec laquelle une entreprise d'une telle ampleur a été menée à bonne fin de mérite que des éloges. Toute critique que l'on pourrait lui adresser serait quelque peu mesquine. Tout au plus peut-on formuler quelques regrets.

Le premier est que les auteurs et les éditeurs n'aient pas eu les moyens matériels de faire mieux ce qu'ils s'étaient proposé. Pour des raisons d'économie ces trois derniers volumes sont reproduits par un procédé dit « replika » qui donne un texte compact et assez peu lisible; la typographie est forcément très sommaire, puisqu'il n'y a pas plus de variété de caractère que sur une machine à écrire ordinaire; par suite l'essentiel se distingue très mal de l'accessoire. L'usage fait des abréviations répond au désir de limiter l'espace occupé; son excès aboutit parfois à des notices un peu énigmatiques; il n'est jamais bon qu'une bibliographie ait une apparence cryptique. C'est une excellente idée que d'avoir mentionné à chaque fois la présence d'une bibliographie dans un ouvrage ou une brochure; mais la lettre « Z », sous la forme de laquelle est faite cette mention, risque parfois de passer inaperçue au milieu d'une succession d'autres initiales. Il est dommage aussi que pour ces mêmes raisons, les normes généralement admises en matière de référence bibliographiques, mêmes simplifiées, n'aient pas été toujours observées.

L'autre regret est que les auteurs de ce monument, qui ont ainsi donné la preuve de leur compétence, n'aient pas jugé possible d'aller plus loin dans la voie d'une véritable bibliographie rétrospective systématique. Sans doute celle-ci est-elle maintenant inconcevable. Du moins ces neuf gros volumes contiennent-ils vraisemblablement l'essentiel de ce qui a été publié jusqu'à 1950, et rejoignent-ils ainsi à peu près les bibliographies internationales annuelles des principales sciences sociales préparées par le Comité international pour la documentation des sciences sociales et publiées par l'Unesco, qui partent précisément de 1951 ou de 1952. Pour la période antérieure à 1950, il ne semble plus y avoir de

placé que pour les bibliographies sélectives consacrées à des sujets spéciaux : mais la *London bibliography* constitue désormais pour leur élaboration un point de départ indispensable.

Jean MEYRIAT.

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

870. — British scientific and technical books. A select list of recommended book — published in Great Britain and the Commonwealth in the years 1935 to 1952. London, Aslib 1956. — 26 cm, XII-364 p.

Cet ouvrage prend la suite du *Catalogue of British scientific and technical books* (British science guild) dont la 3^e et dernière édition est de 1930. L'Aslib a pris l'initiative de cette nouvelle bibliographie qui a pour base l'*Aslib booklist*, d'abord trimestriel depuis 1935 puis mensuel. On a abandonné la période 1930-1935, jugée déjà trop ancienne en bibliographie scientifique pour lui consacrer beaucoup d'efforts et de temps, alors que la publication de l'ensemble était urgente.

Le *British scientific and technical books* a été établi par une importante équipe de bibliothécaires et de spécialistes et a adopté la présentation de la *British national bibliography* : même disposition typographique avec classification décimale. Il est à noter que la classification décimale, même amendée ne donne qu'une seule section à « Engineering », qui est ainsi mis sur le même plan que « Domestic science », par exemple, et pour lequel on doit avoir recours à de multiples subdivisions. C'est inattendu pour un ouvrage consacré pour plus de la moitié aux sciences appliquées et à la technique. Il englobe les traductions et les publications de sociétés, d'instituts et d'administrations. Une liste des éditeurs avec leurs adresses est jointe aux tables.

Cette bibliographie a adopté un système simple et pratique. Elle est doublement sélective : d'abord, choisie, et ensuite elle désigne chaque ouvrage par une lettre de A à C selon son niveau : de vulgarisation (A), pour étudiants (B), pour chercheurs (C). D indique les bibliographies et encyclopédies.

Elle sera particulièrement appréciée dans les bibliothèques universitaires. Le bibliothécaire détectera les travaux originaux parmi les ouvrages marqués du précieux signe C et trouvera ainsi des recoupements utiles pour combler des lacunes et équilibrer des achats.

Les États-Unis ont de leur côté fait paraître le *Scientific medical and technical books*, supplément 1945-1948, sous la direction de R. R. Hawkins. Les notices sont beaucoup plus longues et suivies de copieuses analyses. On ne peut que souhaiter que beaucoup de pays suivent l'exemple des États-Unis et de la Grande-Bretagne en adoptant de préférence la méthode anglaise — mais la classification décimale n'est certes pas indispensable ! Des bibliographies décennales des ouvrages scientifiques et techniques des principaux pays, bibliographies où les travaux originaux pourraient être assez facilement repérés, seraient très appréciées. La réalisation américaine et, plus encore peut-être, la réalisation anglaise permettent de mesurer les services qu'elles rendraient.

Evelyn GÉROME-GEORGE.

871. — CARMODY (Francis J.). — Arabic astronomical and astrological sciences in Latin translation; a critical bibliography. — Berkeley and Los Angeles, University of California press, 1956. — 24 cm, 11-193 p.

Le très actif professeur de littérature française de l'Université de Berkeley s'intéresse, depuis de longues années, aux ouvrages d'astronomie et d'astrologie qui constituent une part importante de la science médiévale. Laissant de côté les traités latins, ou directement traduits du grec, il s'est attaché à l'étude des traductions arabes, de beaucoup les plus importantes par le nombre. Il a appris cette langue difficile et a exploré les fonds de manuscrits de grandes bibliothèques d'Europe. Les références de l'utile répertoire offert aux médiévistes sont donc en partie de première main, ainsi que l'on peut le constater en voyant qu'un certain nombre des manuscrits énumérés sont précédés de deux astérisques : ceci signifie que l'auteur les a examinés personnellement, et parfois même a confronté le texte de la traduction avec l'original. Malheureusement, cette comparaison n'a pu être faite de façon systématique; une telle entreprise n'est du reste guère possible dans l'état actuel de l'inventaire des manuscrits arabes. Le répertoire de F. Carmody n'est donc qu'un instrument de travail d'attente, qui devra être peu à peu corrigé et complété. L'auteur le sait fort bien et a expliqué lui-même dans son introduction le dessein de son ouvrage, et ses limites. Il a utilisé et coordonné les travaux de ses prédécesseurs, notamment G. Sarton : *Introduction to the history of science*; Thorndike, *History of magic and experimental science*; M. Steinschneider, *Die Europäischen Übersetzungen aus dem Arabischen*; Haskins, *Studies in the history of mediaeval science*; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, en les enrichissant de ses propres recherches, de façon à constituer une bibliographie classée systématiquement et facile à consulter. Il a suivi le mode de présentation adopté pour le projet international de répertoire de traductions et commentaires d'ouvrages grecs : « Mediaeval and Renaissance Latin translations and commentaries », qui est actuellement en cours d'exécution : auteur, ouvrage brièvement caractérisé, traductions, pour lesquelles sont indiqués l'incipit et l'explicit du texte, éditions, et liste des manuscrits par ordre alphabétique des bibliothèques.

Peut être eût-il mieux valu ne pas annexer à la liste des traités hermétiques des *Philosophical tracts* sur lesquels les informations de notre collègue sont trop sommaires. C'est ainsi qu'il a noté sous le n° 34 de ses *Hermetica* une œuvre philosophique composée au XII^e siècle et que Cl. Baeumker a publiée pour la première fois en 1913 (et réédité en 1928) sous le titre : *Liber XXIV Philosophorum*; F. Carmody semble ignorer cette édition, ainsi que le fait qu'il subsiste une douzaine de manuscrits accompagnés ou non de commentaires en sus du manuscrit d'Erfurt qu'il cite seul. Il ne paraît pas avoir identifié, non plus le n° 38 *De causis rerum*, du manuscrit Digby 67 de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. C'est le pseudo-aristotélicien *Liber de causis*, adaptation arabe de l'*Elementatio theologica* de Proclus, il en subsiste de très nombreux manuscrits, et il a été édité.

Par contre F. Carmody aurait pu, nous semble-t-il, ajouter l'un des plus célèbres traités de magie astrologique arabe, le *Pseudo Majriti*, traduit en latin à la cour d'Alphonse le Sage et connu sous le nom de *Picatrix*, qu'il se borne à signaler en passant.

Les erreurs et omissions sont inévitables dans un répertoire de ce genre, mais les services qu'il rend sont tels qu'historiens et bibliographes le considéreront comme un précieux instrument de travail. Nous avons eu déjà l'occasion d'en faire l'expérience, en

rédigeant la description de manuscrits d'astrologie, et nous tenons à dire combien nous avons apprécié le fruit du labeur considérable de M. F. Carmody.

Marie-Thérèse d'ALVERNY.

872. — International (The) dictionary of physics and electronics. — Princeton, D. Van Nostrand, 1956. — 25,5 cm, xviii-1004 p.

L'intérêt que présente à l'heure actuelle un nouveau dictionnaire de physique n'échappera à personne. Celui-ci s'adresse aux physiciens et à tout travailleur scientifique tel que chimiste, biologiste, ingénieur et technicien utilisant des termes de physique.

Le domaine couvert comprend la mécanique, la thermodynamique, la physique des basses températures, les propriétés des gaz, liquides et solides, l'acoustique, l'optique, l'électricité, l'électronique, la physique nucléaire, la physique mathématique et aussi les sujets voisins de la physique : mathématiques, chimie physique, électronique appliquée, électricité appliquée.

Yvonne CHATELAIN.

873. — PRANDTL (Wilhelm). — Deutsche Chemiker in der ersten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts... — Weinheim, Verlag Chemie, 1956. — 25 cm, 352 p., fig.

L'auteur a voulu donner un aperçu de la participation germanique aux progrès de la chimie, pendant la première partie du XIX^e siècle, en groupant neuf biographies de savants de cette époque qui fut celle de découvertes fondamentales. Il est difficile de se limiter à un point de vue national en ce domaine scientifique où les échanges de pays à pays sont une règle universellement observée; toutefois, le livre de M. Wilhelm Prandtl est fort intéressant car il situe l'activité de chimistes éminents : Fuchs, von Kobell, Dobereiner, Liebig, Wöhler, Schönbein, Mitscherlich, Rose, Magnus; la vie et l'œuvre de chacun d'eux sont clairement exposées; il n'y a pas de bibliographie, mais on peut extraire du texte un certain nombre de références et y trouver une base pour en établir une. A la place des index qui figurent habituellement à la fin d'un ouvrage de cet ordre, on trouve deux répertoires, sans aucun renvoi à la pagination; l'un donne les noms des personnes citées, avec une courte notice, l'autre donne les formules des composés chimiques.

Le livre, bien édité, est abondamment illustré et mérite à tout point de vue d'être signalé.

Yvonne ISAMBERT.